

Royaumes et peuples du Tchad

Dierk Lange

Au XIII^e siècle, la majeure partie de la région du lac Tchad était dominée par le puissant royaume du Kanem. Dès cette époque, d'autres royaumes existaient sans doute dans la région, mais la plupart des habitants vivaient encore organisés en clans et groupes ethniques indépendants. Le Kanem a été connu très tôt par les voyageurs et géographes arabes et sa renommée dépassait très nettement celle des autres entités politiques situées entre les Nuba de la vallée du Nil et les Kaw Kaw de la boucle du Niger.

Compte tenu des sources existantes et de l'état de nos connaissances, il est inévitable que dans la présente étude l'accent soit mis sur le développement interne de l'État du Kanem: il sera donc beaucoup plus souvent question des populations vivant à l'intérieur du royaume que de celles qui, à l'extérieur, n'attiraient pas l'attention des chroniqueurs et sur lesquelles nous avons peu d'informations.

Mentionné dans différentes sources externes depuis le IX^e siècle, le Kanem se signale également par l'existence d'une source interne: le *Dīwān des sultans du Kanem-Bornu*. Le début de la rédaction du *Dīwān* remonte probablement à la première moitié du XIII^e siècle. À cette époque, les chroniqueurs de la cour ont commencé à fixer par écrit certaines données de l'histoire dynastique qui, auparavant, étaient transmises par voie orale. Mais, avant de passer aux événements de leur propre temps, ils ont tenu à consigner par écrit les principaux éléments d'une tradition remontant à la fin du X^e siècle. Par la suite, l'ouvrage a été constamment tenu à jour jusqu'à la fin de la dynastie des Sēfuwa au XIX^e siècle: à la mort de chaque souverain, on ajoutait un petit paragraphe consacré à son règne. Ce mode de composition aurait pu,

après six siècles, aboutir à un ouvrage assez volumineux : en fait, le *Dīwān* ne comprend dans son état actuel que cinq pages et demie. Bien entendu, il nous renseigne avant tout sur l'histoire dynastique du Kanem-Bornu, mais il est possible d'en déduire certaines indications portant sur d'autres aspects de l'histoire du Soudan central¹.

D'autre part, on dispose des renseignements fournis par certains géographes arabes. Particulièrement précieux pour l'histoire du Soudan central sont les témoignages d'Al-Idrīsī (qui écrit en 1154)², d'Ibn Sa'īd (mort en 1286)³ et d'Al-Maḳrīzī (mort en 1442)⁴. Les deux séries d'informations se complètent largement : les chroniqueurs africains fournissent le cadre temporel et les géographes arabes la dimension spatiale.

La dynastie des Sēfuwa

Il a été montré dans le volume précédent que le Kanem fut pendant plusieurs siècles sous la domination des Zaghāwa⁵. Celle-ci prit fin au milieu de la deuxième moitié du XI^e siècle avec l'avènement d'une nouvelle dynastie portant le nom de Sēfuwa, car elle prétendait descendre du héros yéménite Sayf ben Dhī Yazan.

Le fondateur de cette dynastie fut Ḥummay (1075-1080). Plusieurs indices laissent supposer qu'il était originaire d'un milieu berbère ; à en juger d'après son nom (dérivé de Muḥammad) et sa généalogie, il appartenait à un groupe profondément islamisé : on sait, par Al-Idrīsī, que les habitants du Kawār étaient à cette époque en grande partie des Berbères *mulaththamūn* (porteurs du *lithām*)⁶. D'autres sources permettent d'affirmer que l'islamisation de cette région date d'avant la seconde moitié du IX^e siècle⁷. Il serait tentant de penser que Ḥummay était originaire du Kawār, mais il est également possible qu'il soit issu d'un groupe berbère déjà intégré au Kanem lorsque celui-ci était encore sous la domination des Zaghāwa.

Toutefois, la prétention à une ascendance yéménite indique clairement que Ḥummay et ses hommes étaient en contact avec des Berbères de l'Afrique du Nord : pour se distinguer des Arabes adnanites, ceux-ci s'attribuaient volontiers des ancêtres himyarites. Dès lors, il ne peut être dû au hasard que le *Dīwān* cite parmi les ancêtres présumés de Sayf ben Dhī Yazan uniquement des noms relevant du contexte nord-arabique : on y trouve les noms de Kuraysh (ancêtre éponyme de la tribu du Prophète), de La Mecque (lieu du pèlerinage) et de Bagdad (capitale des Abbassides), mais nulle mention de Himyar, de Kahtan, pas plus que du nom du Yémen. Au début du

1. D. Lange, 1977.

2. Al-Idrīsī, trad. franç. R. P. A. Dozy et M. J. De Goeje, 1866.

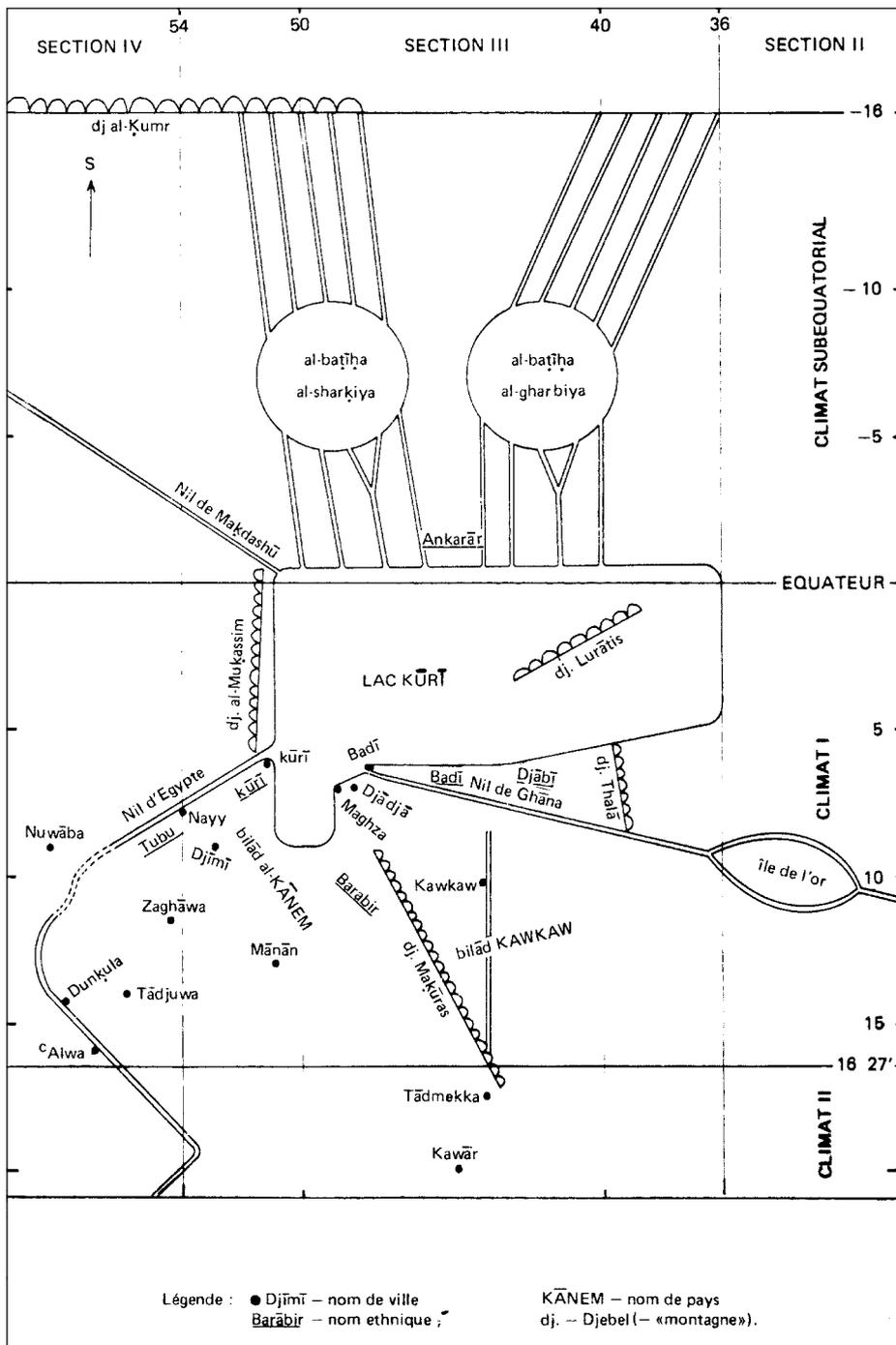
3. Ibn Sa'īd Al-Maghribī, J. V. Gines, 1958.

4. Voir Al-Maḳrīzī, trad. franç. D. Lange, 1979, et J. Cuoq, 1975, pp. 382-389.

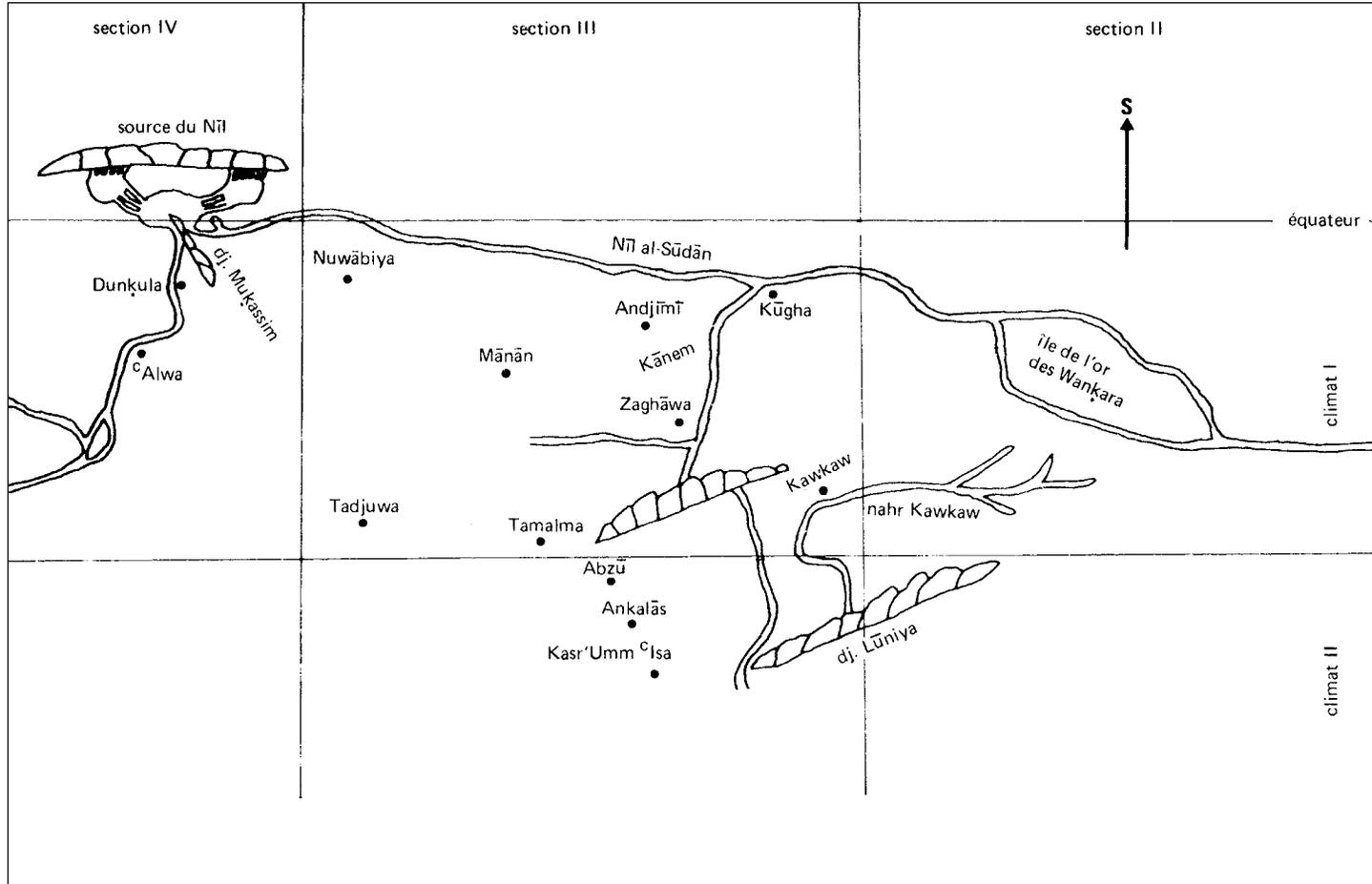
5. Voir *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, chap. 15 (à paraître).

6. Al-Idrīsī, trad. franç. R. P. A. Dozy et M. J. De Goeje, 1866, p. 46.

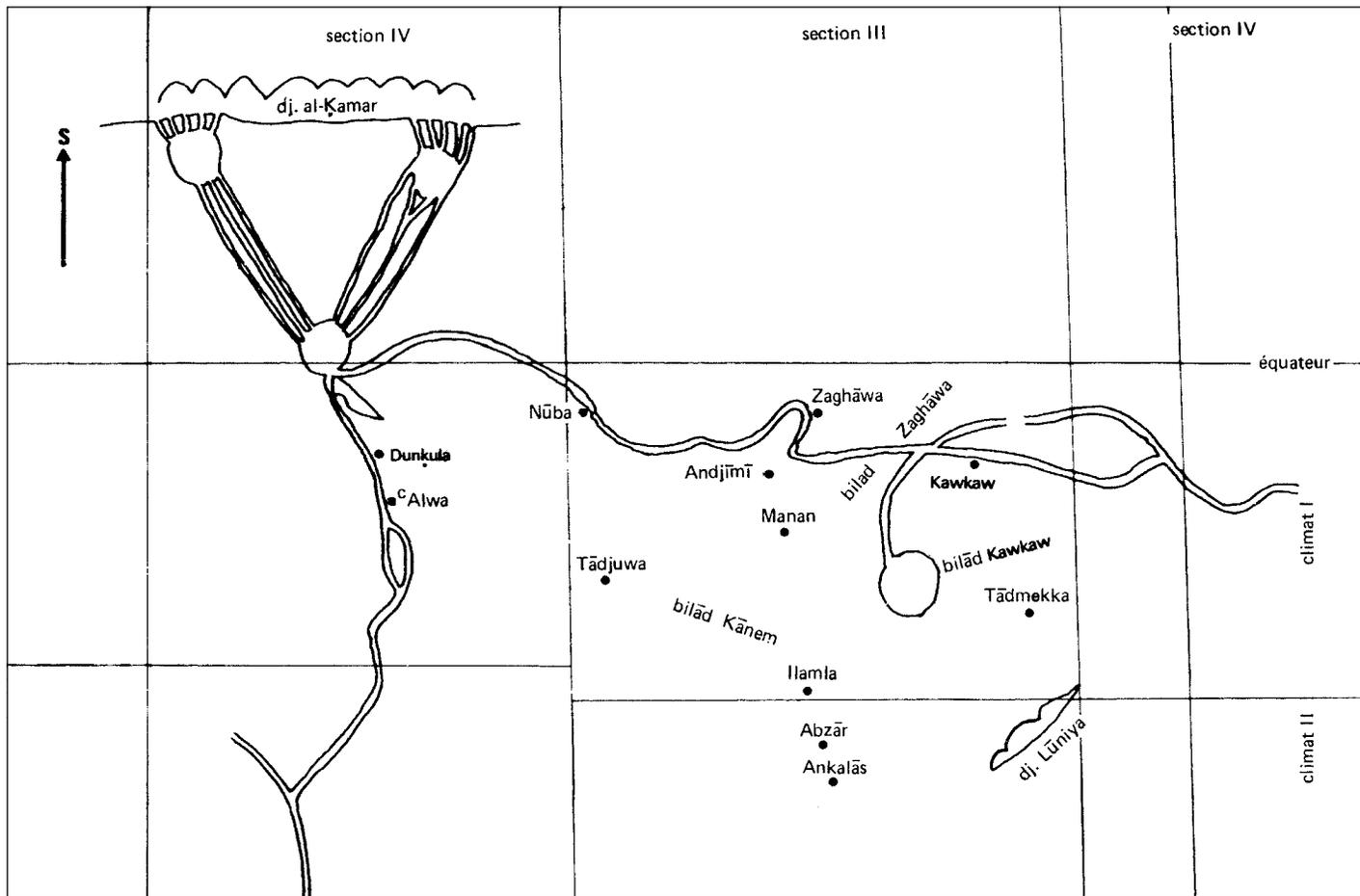
7. Al-Ya'kūbī, trad. franç. G. Wiet, 1937, p. 205.



La région du lac Tchad (« lac Kūrī ») d'après la reconstitution d'un extrait de la carte d'Ibn Saʿīd (première moitié du XIII^e siècle) due à l'auteur du présent chapitre.



Extrait simplifié de la grande carte d'al-Idrīsī (1154) d'après la reconstitution de K. Miller, in Y. Kamal, Monumenta, III (4), p. 867.



Extrait simplifié de la carte du « Petit Idrīsī » (1192) d'après la reconstitution de K. Miller, *Mappae Ar abicae*, I (3), p. 99.

XIII^e siècle, la généalogie de Ḥummay a été manifestement vidée de son contenu berbère pour être chargée d'une fonction nouvelle: au lieu d'attester une origine himyarite, la généalogie officielle des rois sēfuwa devait avant tout prouver leur ancienneté dans l'islam. Le nom de Sayf ben Dhī Yazan était, à cette époque, devenu un fossile dépourvu de signification⁸.

D'autres indices montrent que les rois sēfuwa ont voulu faire oublier leur véritable origine. Les chroniqueurs du XIII^e siècle notent en effet, à propos de Salmama ben 'Abd Allāh (env. 1182-1210), fils de l'arrière-petit-fils de Ḥummay, qu'il était « très noir ». Aux dires des chroniqueurs, « aucun sultan ne naquit noir depuis le sultan Sayf jusqu'à lui, mais ils étaient tous rouges comme les Arabes bédouins » (*Dīwān*, par. 17). Bien entendu, cette information se rapporte uniquement à la deuxième dynastie. On aurait cependant pu s'attendre à trouver une référence à l'origine berbère des Sēfuwa, mais, une fois de plus, les chroniqueurs préférèrent la passer sous silence, invoquant les Arabes à la place des Berbères. Cet exemple nous montre clairement qu'aux yeux des chroniqueurs la couleur blanche n'avait du prestige que dans la mesure où elle était associée à la religion musulmane. En d'autres termes, c'était la religion qui importait, non pas la couleur de la peau.

Un passage du texte d'Ibn Sa'īd montre que le souvenir de l'origine étrangère des Sēfuwa s'était rapidement estompé dans la conscience populaire. Se fondant sur le témoignage d'Ibn Fāṭima qui avait lui-même visité le Kanem, Ibn Sa'īd écrit: « Le sultan du Kanem... est Muḥammadī ben Djabl, de la descendance de Sayf ben Dhī Yazan. La capitale de ses ancêtres infidèles, avant qu'ils se soient convertis à l'islam, était Mānān; ensuite, parmi eux, son quatrième arrière-grand-père devint musulman sous l'influence d'un jurisconsulte, après quoi l'islam se répandit partout dans le pays du Kanem⁹. »

Or, Muḥammad ben Djīl était le nom sous lequel était connu dans le monde extérieur le grand roi Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248). Ibn Fāṭima avait séjourné au Kanem durant son règne, dans la première moitié du XIII^e siècle. À cette époque, les Sēfuwa étaient donc considérés comme les descendants directs des Dūguwa (rois zaghāwa). Seuls l'introduction de l'islam — devenu une paisible « conversion » — et le changement de capitale rappelaient encore, au niveau des traditions populaires, les bouleversements politiques de la seconde moitié du XI^e siècle.

On peut déduire de la continuité des traditions dynastiques — également attestée dans le *Dīwān* — que le Kanem était, dès cette époque, un État fortement structuré et pourvu d'une organisation territoriale solide. L'introduction de l'islam et le changement dynastique n'avaient apparemment pas porté atteinte aux fondements de cet État dont l'origine remonte

8. Dans une lettre bornuane de la fin du XIV^e siècle, Sayf ben Dhī Yazan est également rattaché à l'ancêtre éponyme de la tribu du prophète. Al-Kalkāshandī commente: « C'est une erreur de leur part, car Sayf ben Dhī Yazan était un descendant des Tubba du Yémen, qui sont des Himyarites. »

9. Ibn Sa'īd al-Maghribī, J. V. Gines, 1958, p. 95; J. Cuoq, 1975, p. 209.

vraisemblablement à la fin du VI^e siècle¹⁰. Même le changement de capitale — intervenu soit en même temps, soit après le changement dynastique¹¹ — ne semble avoir eu de conséquences majeures pour le développement politique. L'État des Zaghāwa comme celui des Sēfuwa avaient pour centre une capitale permanente: Mānān fut la résidence des rois dūguwa pendant un siècle au moins et Djīmī celle des rois sēfuwa pendant trois siècles; ce n'est qu'à la fin du XIV^e siècle, lorsque les Sēfuwa furent contraints de quitter définitivement le Kanem, que Djīmī perdit son statut particulier pour devenir une ville comme les autres¹². Quant au changement de capitale pendant la seconde moitié du XI^e siècle (ou au début du XII^e siècle), il est important de noter que Djīmī était situé nettement plus au sud que Mānān: on pourrait donc éventuellement voir dans ce déplacement l'indice de l'influence croissante des sédentaires du Kanem au détriment des semi-nomades du Sahel.

Si l'on suit la politique matrimoniale des premiers rois sēfuwa telle qu'elle se dessine à travers les indications du *Dīwān* on constate que la «déberbérisation» de la nouvelle dynastie — sensible au niveau idéologique — va de pair avec un renforcement progressif du poids politique des sédentaires. Les chroniqueurs ayant pris soin de noter l'origine ethnique des reines mères, on peut dresser la liste suivante: la mère de Ḥummay (env. 1075-1086) était originaire des Kay, la mère de Dūnama ben Ḥummay (env. 1086-1140) une Tubu, la mère de Bīr ben Dūnama (env. 1140-1166) une Kay (Koyam), la mère d'Abd Allah ben Bīr (env. 1166-1182) une Tubu, la mère de Salmama ben 'Abd Allāh une Dabīr, la mère de Dūnama ben Salmama (env. 1210-1248) une Magomi (lignage royal). Ensuite, toutes les reines mères semblent avoir été des Magomi, sauf la mère d'Ibrāhīm ben Bīr (env. 1296-1315), qui était une Kunkuna.

On remarque d'abord que les Tomaghra — dont étaient issues deux reines mères de la période dūguwa — ne sont plus mentionnés à propos des rois sēfuwa: peut-être est-ce là un indice permettant de penser qu'ils ont perdu leur position prédominante lors du changement dynastique de la seconde moitié du XI^e siècle. Par la suite, les Tomaghra ont certainement continué à

10. On a vu que la tradition dont fait état Ibn Sa'īd ne mérite pas une grande confiance. Al-Idrīsī, qui écrit au milieu du XII^e siècle, mentionne à la fois Mānān et Djīmī: d'après lui, Mānān aurait été «le siège du prince et chef du pays» (celui des Zaghāwa ?), alors que Djīmī, plus petit, est simplement dit avoir appartenu au Kanem. Manifestement, Al-Idrīsī a essayé de combiner des renseignements contemporains avec des renseignements relevant de la période zaghāwa. Il n'est donc pas exclu qu'à son époque, Djīmī ait été déjà la capitale du Kanem.

11. Voir D. Lange, 1977, chap. VII.

12. À part Djīmī et Mānān, les sources externes ne mentionnent au Kanem que les villes de Tarāzaki (Al-Muhallabī) et Nay (Ibn Sa'īd). Plus tard, Ibn Furṭū, décrivant les expéditions guerrières d'Idrīs Alawōma (1564-1596), cite un grand nombre de localités de la région du lac Tchad, dont Djīmī. D'autre part, il faut noter que le *Dīwān* indique les lieux d'enterrement de tous les rois du Kanem-Bornu depuis le XI^e siècle. Certains de ces lieux étaient peut-être des villes de quelque importance: on pense en particulier à Zamtam (*Dīwān*, par. 17 et 38), à Nānigham (par. 25 et 36) et à Diskama (par. 20), localités à l'ouest du lac Tchad mais non identifiées. Djīmī est mentionné comme lieu d'enterrement de quatre rois (par. 19, 21, 28 et 29).

jouer un rôle important dans la région du Soudan central, car aujourd'hui on les trouve au Tibesti et au Kawār (oasis de Bilma), où ils prédominent sur d'autres groupements tubu également présents au Kanem et au Bornu; ils y sont largement assimilés aux Kanembu et aux Kanuri; d'après des traditions recueillies au Bornū, ils auraient été à l'origine des dynasties du Munio et du Mandara¹³.

Contrairement aux Tomaghra, les Kay sont mentionnés à propos des deux dynasties. Il semblerait donc que leur statut politique n'ait pas été affecté par la chute des Dūguwa. On notera en particulier que la mère du fondateur de la nouvelle dynastie était une Kay. Aujourd'hui, les Kay — connus sous le nom de Koyam — vivent au bord du Bornū, à proximité du Komadugu Yoo. Ce sont des sédentaires, mais le fait qu'ils continuent à élever des chameaux dans un milieu défavorable témoigne de leurs origines nordiques et nomades.

Les Tubu ne sont cités dans le *Dīwān* qu'en rapport avec les Sēfuwa. Cela est peut-être dû à la nature des informations transmises, car les chroniqueurs nous renseignent, avec une certaine précision, uniquement sur les règnes dūguwa postérieurs à celui d'Ayūma (env. 987-1007). Néanmoins, le fait que la mère de Dūnama ben Ḥummay — donc la femme principale de Ḥummay — était une Tubu paraît significatif: il est fort possible que les Tubu aient contribué à la chute des Dūguwa. Mais il faut admettre que le rapport entre les Tubu du *Dīwān* et les Zaghāwa des sources externes est loin d'être clair. Ce n'est que le témoignage d'Ibn Fāṭima, datant de la première moitié du XIII^e siècle et transmis par Ibn Sa'īd, qui permet de distinguer nettement entre les deux entités ethniques: les Zaghāwa mentionnés de concert avec les Tadjūwa (Dadjo), sont situés d'une façon vague entre le Kanem et la Nubie, alors que les Tubu sont situés très exactement dans les parages du Bahr al-Ghazal¹⁴. Certains groupements tubu vivent encore de nos jours dans cette région à l'est du Kanem. On les appelle collectivement Daza ou Gorhan. Les « vrais » Tubu vivent au Tibesti et aux alentours. On considère en général ce massif montagneux comme étant le pays d'origine de tous les Tubu (la signification de ce nom serait: *tu-bu*, habitants de la montagne), mais ce n'est nullement sûr¹⁵.

Deux autres groupes ethniques mentionnés dans le *Dīwān*, les Dabīr et les Kunkuna, n'existent plus actuellement. D'après des renseignements recueillis par Nachtigal, les Dabīr (ou mieux, les Dibbīri) auraient été des sédentaires kanembu; après leur fusion avec des nomades daza, ils auraient formé le groupement des Qādawa qui vit encore au Kanem. Quant aux Kunkuna, Barth et Nachtigal voient en eux également d'anciens sédentaires

13. G. Nachtigal, 1967, t. II, p. 338.

14. Les textes existants du *Kitāb al-djughrāfiyā* donnent le nom de Tubu sous des formes défigurées. Voir J. Marquart, 1913, p. LXXXIV; voir aussi D. Lange, 1977, chap. II, par. 13, n° 2.

15. Sur les Tubu en général, voir J. Chapelle, 1957. À noter que le chapitre sur l'histoire des Tubu mérite peu de confiance dans la mesure où l'auteur s'est fondé, très largement, sur la compilation rapide et peu probante d'Y. Urvoy, 1949.

kanembu, mais ni l'un ni l'autre n'ont réussi à établir une filiation précise avec les groupements ethniques de nos jours¹⁶.

Les Magomi, enfin — les chroniqueurs écrivent *M.gh.r.m* (*Dīwān*, par. 17 et 18) — étaient le patrilignage des rois sēfuwa. À en croire les indications du *Dīwān*, la mère de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) était la fille d'un frère d'Abd Allāh Bakarū (env. 1166-1182). On peut voir là, semble-t-il, l'indice de la constitution progressive d'un groupement lignager qui, plus tard, constituera le noyau du peuple kanuri. Il n'y a rien qui permette de penser que les Magomi ont existé avant le règne des Sēfuwa et il serait certainement faux de voir en eux la force politique qui a permis à Ḥummay d'accéder au pouvoir. En revanche, il est très vraisemblable que les Magomi comprennent effectivement tous les descendants des rois sēfuwa (en ligne agnatique), comme le suggèrent leurs généalogies et les noms de leurs différentes sous-sections¹⁷; si ces considérations sont exactes, les Magomi seraient le noyau d'un peuple (les Kanuri) qui s'est constitué progressivement à partir d'une dynastie (les Sēfuwa), mais l'origine même de l'État (du Kanem-Bornu) précéderait celle du peuple qui, aujourd'hui, en est le principal substrat.

Avant la formation du peuple kanuri, les rois du Kanem s'appuyaient sur différents groupes ethniques. Ces groupes comprenaient des nomades et des sédentaires; ils parlaient des langues nilo-sahariennes à l'instar des Tubu, Zaghawa et Kanuri d'aujourd'hui¹⁸ et des langues tchadiques¹⁹. À certaines périodes, le pouvoir des rois du Kanem devait également s'étendre, comme au XIII^e siècle, sur des groupes berbérophones, mais ceux-ci semblent avoir été toujours minoritaires culturellement par rapport aux groupes nilo-sahariens²⁰. À en croire les faibles indices contenus dans le *Dīwān*, on peut penser à une évolution en trois phases qui a conduit au renforcement de la base ethnique des rois sēfuwa.

Durant la première phase, qui s'étend de l'avènement de Ḥummay jusqu'au milieu du XII^e siècle, deux groupes nomades — les Tubu et les Kay — semblent avoir joué un rôle prédominant. Dans la seconde phase, les Dabīr et les Kunkuna — et probablement d'autres sédentaires — se sont substitués aux Tubu et aux Kay en tant que principaux alliés des Sēfuwa²¹. C'est à la suite de ce renversement des alliances que s'affirma — au cours

16. Sur les Dabīr, voir G. Nachtigal, 1967, vol. II, pp.319-320.

17. G. Nachtigal (1967, t. II, pp.418-419) mentionne les sections suivantes: les Magomi Umewa (de Ḥummay), les Magomi Ṭsilimwa (de Salmama), les Magomi Bīriwa (de Bīr) et les Magomi Dalawa (d'Abd-Allāh).

18. Les Zaghāwa actuels ne ressemblent pas plus aux Zaghāwa des auteurs arabes (avant Ibn Saʿīd) que les Kanuri ne ressemblent à un groupe quelconque de Nilo-sahariens d'avant le XIII^e siècle. Seuls les Tubu ont peut-être préservé leur identité ethnique et culturelle depuis cette époque sans changements majeurs.

19. Parmi ces langues, on compte actuellement le ngizim, le kotoko et les langues hadjeray.

20. Barth suppose que les Tomaghra sont d'origine berbère, de même qu'il voit dans le rôle prééminent de la reine mère (Ghumsa) une survivance berbère. D'autre part, il note l'absence d'emprunts berbères dans le lexique kanuri.

21. Il serait tentant d'expliquer le déplacement de la capitale par ce changement d'alliance: on donnerait alors raison à Al-Idrīsī contre Ibn Saʿīd (voir note 1).

de la troisième phase — la force politique du lignage royal des Magomi: la mère de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) était une Magomi, de même qu'une de ses femmes, la mère de Kaday (env. 1248-1277); son autre femme, la mère de Bīr (env. 1277-1296), était peut-être aussi une Magomi, mais les chroniqueurs ne précisent pas son origine ethnique. Le fils et successeur de Bīr, Ibrāhīm Nikāle (env. 1296-1315), avait en tout cas une mère *kunkuna*. Ensuite, le *Dīwān* n'indique plus l'origine ethnique des reines mères, et l'on peut penser qu'au début du XIV^e siècle les Magomi ont définitivement éclipsé les autres groupes sédentaires du Kanem.

Le resserrement autour du lignage royal pourrait expliquer, pour une part, la puissance du royaume sous le règne de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) et de ses successeurs immédiats. D'autre part, on peut aussi y voir la cause — au moins indirecte — de la longue guerre contre les Tubu, qui éclata durant son règne. S'il est vrai, comme le pense Barth, que la deuxième femme de Dūnama — la mère de Bīr — était originaire d'un groupe ethnique portant le nom de Lakmama²², on pourrait attribuer la formation de lignées rivales à partir des deux fils de Dūnama, Kaday (sa mère était une Magomi) et Bīr, à la lutte d'influence entre les groupes sédentaires du Kanem et le patrilignage royal des Magomi²³. Il est en tout cas très significatif que la période paisible des successions de père en fils prend fin quand les rois sēfuwa n'épousent plus de femmes (principales) étrangères mais des femmes issues de leur propre patrilignage²⁴.

Le Kanem à son apogée

Le développement de l'État du Kanem ne peut s'expliquer sans référence au commerce transsaharien. Ce n'est sans doute pas un hasard si le plus grand État du Soudan central s'est constitué au débouché sud du grand axe caravanier passant par le Fezzan et les oasis du Kawār. Cette piste a probablement été utilisée dès l'époque romaine: elle était la voie de communication la plus directe entre la région du lac Tchad et la Méditerranée. À l'est, seule la piste très difficile passant par les oasis de Kufra pouvait, éventuellement, lui faire concurrence et, à l'ouest, la piste passant par Takedda et plus tard par Agadès.

22. H. Barth, 1965, t. II, 584. On a vu que la femme principale de Bīr — la mère d'Ibrāhīm Nikāle — n'était pas non plus une Magomi.

23. Les chroniqueurs notent à propos du règne de Dūnama Dībalāmi: « En son temps, les fils du sultan se divisèrent en différentes factions » (*Dīwān*, par. 17). Ces conflits entre les fils de Dūnama étaient peut-être, au niveau dynastique, le reflet de l'opposition entre les Magomi et d'autres groupes ethniques. Il se pourrait donc que cette opposition ait été à l'origine de la première succession collatérale dans l'histoire de la deuxième dynastie du Kanem.

24. La première succession collatérale peut être également expliquée par l'affaiblissement du statut de la femme principale, qui, lui-même, était peut-être une conséquence de la lente « déberbérisation » des Sēfuwa.

L'organisation politique

Le *Dīwān* ne donne aucun renseignement sur l'organisation politique du Kanem. On peut néanmoins supposer que dans une première période, qui s'étend jusqu'au règne de Dūnama Dībalāmi (1210-1248), les membres de la famille royale tiennent une place prépondérante dans les rouages de l'État.

Cette situation change au XIII^e siècle, quand les chroniqueurs laissent entendre que le sultan entre en conflit avec ses propres fils (*Dīwān*, par. 17). Plus tard, Ibrāhīma Nikāle fera exécuter son propre fils (*Dīwān*, par. 20). De ces indices, on peut inférer qu'à partir du XIII^e siècle les Sēfuwa écartent les membres de leur famille des postes clés de l'État et s'appuient sur des éléments étrangers à la famille, éventuellement des chefs locaux. Les titres de *deyerima* (gouverneur du Nord) et *kayghamma* (gouverneur du Sud) appartiennent en toute vraisemblance à la période bornuane. L'un et l'autre semblent venus des régions situées à l'ouest du lac Tchad. Yeri désignait une province du nord-ouest de la Komadugu Yobe et Kaga la région entourant la ville actuelle de Maiduguri.

Nous savons pour des périodes plus récentes que la reine mère a joué un rôle prééminent dans le Bornu. Ce n'est pas par hasard que le *Dīwān* donne l'origine ethnique des mères des dix premiers rois. C'est un détail intéressant à noter; l'appui du clan de la mère du futur sultan pouvait être déterminant au moment des changements de règne. Par la suite, la première épouse du roi (la *gumsu* prend le pas sur les autres épouses et c'est parmi ses fils que le roi désigne l'héritier au trône (le *shiroma*).

Nous n'avons pas d'informations précises sur l'administration territoriale, mais nous savons qu'à la fin du XV^e siècle l'autorité des Sēfuwa s'étendait sur douze royaumes tributaires²⁵. L'administration directe s'exerçait sur un territoire plus restreint. Elle était déjà assurée vraisemblablement par les esclaves de la maison du roi.

En ce qui concerne l'armée, les textes font penser que le roi avait une armée permanente. Les textes font la distinction entre *djunud*, combattant appelé pour une campagne, et *asākir*, soldat (de métier).

La justice était vraisemblablement du domaine du roi, tout comme à la cour du *mansa* du Mali, en dépit de l'adhésion des souverains à l'islam. Cela n'exclut pas que, durant certains règnes, des tentatives aient été faites pour établir une juridiction fondée sur la *Shari'a*, c'est le cas sous le règne d'Idris Alawoma²⁶.

Presque tous les États de la région, directement ou indirectement, ont été influencés par le Kanem-Bornu, dont l'organisation politique a inspiré aussi bien les Hawsa que les Kotoko et les Bagirmi.

25. Voir Al-Maḳrīzī, trad. franç. D. Lange, 1979.

26. Voir Ibn Furṭū, trad. franç. H. R. Palmer, 1932.

Le commerce et les échanges

Situé au nord-est du lac Tchad, le Kanem devait forcément tendre à contrôler la région à l'ouest du lac Tchad — où se constitua plus tard le Bornu — pour s'assurer la mainmise sur le commerce du Kawār en direction du sud. Mais, le Kawār étant également accessible à partir de l'Air (Takedda puis Agadès), la maîtrise de cet important gîte d'étape lui-même devait constituer un objectif primordial pour les rois du Kanem aussi bien que pour ceux du Bornu. La maîtrise du Kawār revêtait une importance encore plus grande que pourrait le faire penser sa position stratégique pour le commerce transsaharien; en effet, les salines très riches de Bilma et d'Agaram (Fachi) procuraient à leurs propriétaires des revenus considérables en raison de l'exportation massive du sel en direction des pays du Sahel. Aucune autre saline du Sahara central n'avait une valeur économique comparable. Il faut cependant souligner que nous ne disposons d'aucun repère pour fixer le début de l'exploitation du sel du Kawār. Peut-être les auteurs du *Dīwān* font-ils allusion à une première mainmise du Kanem sur les salines du Kawār quand ils signalent qu'Arku (env. 1023-1067) installa des colonies d'esclaves à Dirku et à Siggedim, mais cela n'est nullement sûr²⁷.

Dans la première moitié du XII^e siècle, les habitants du Kawār étaient indépendants de leurs puissants voisins du Nord et du Sud. Al-Idrīsī y atteste l'existence de plusieurs petites villes habitées par des commerçants et les travailleurs des salines. Les chefs de ces communautés étaient des Berbères (Tuwārik) portant le *lithām*. À en croire Al-Idrīsī, les habitants du Kawār étaient surtout occupés à extraire et à commercialiser l'alun (utilisé en teinture et en tannerie), qu'ils transportaient à l'est jusqu'en Égypte et à l'ouest jusqu'à Wargla²⁸. Ce tableau est sans doute dû à la vision faussée d'un observateur extérieur; si le commerce du sel avec les pays de la zone sahélienne était déjà actif à cette époque, il devait en réalité dépasser largement le volume des exportations d'alun vers les cités de l'Afrique du Nord. D'autre part, il est à noter qu'Al-Idrīsī ne dit rien du grand commerce transsaharien, pour lequel le Kawār était le seul gîte d'étape entre le Fezzān et la région du lac Tchad. Son silence à cet égard est peut-être révélateur quant à l'importance respective de ces deux types d'activité commerciale: le commerce régional, très florissant, n'était peut-être pas inférieur de beaucoup — au moins en volume, sinon en valeur — au grand commerce international.

Le groupe des oasis du Fezzān avait pour le commerce à longue distance une importance qui dépassait celle du Kawār: situé à l'intersection de deux des plus grandes voies commerciales de l'Afrique de l'Ouest, sa domination permettait de contrôler aussi bien les échanges nord-sud (Ifrikiya/Tripoli-

27. Dans une étude récente, P. Fucha fournit des indications précises sur les profits énormes obtenus par les Touareg de l'Air, qui, de nos jours, assurent le transport du sel de Bilma et de Fachi vers les pays du Sahel (1974).

28. Al-Idrīsī, trad. franç. R. P. A. Dozy et M. J. De Goeje, 1866.

Kanem-Bornu) que les échanges est-ouest (Égypte-Ghana/Mali/Songhay). Le Kanem n'avait pas d'autre alternative pour ses échanges à longue distance avec les pays de la Méditerranée (sauf le Maghreb extrême); la majorité des marchandises importées et exportées devait y passer en transit. Seuls les commerçants traitant avec les pays du Maghreb pouvaient éviter le Fezzān en empruntant la piste très difficile qui passe par Djado et le Tassili. La sécurité sur l'axe caravanier nord-sud et le contrôle des gîtes d'étape devaient donc nécessairement constituer l'un des objectifs primordiaux des rois du Kanem-Bornu.

Sur quelles marchandises portait le commerce du Kanem avec le Nord ? Les renseignements fournis par les sources à ce sujet sont très rares, mais on peut supposer que les marchandises échangées n'ont pas beaucoup varié entre le début de l'époque musulmane et le XIX^e siècle : vraisemblablement, le commerce des esclaves a toujours joué un rôle important. Le plus ancien renseignement à ce propos nous provient d'Al-Ya'qūbi, qui note que les commerçants berbères du Kawār amenèrent à Zawīla — capitale du Fezzān — de nombreux esclaves noirs²⁹. Ces esclaves provenaient sans doute du Kanem. Jean Léon l'Africain, au début du XVI^e siècle, nous renseigne avec plus de précision sur les commerçants d'Afrique du Nord qui, à son époque, se rendaient eux-mêmes au Bornu pour se procurer des esclaves en échange de chevaux : ils étaient souvent obligés d'attendre une année entière jusqu'à ce que le roi eût réuni un nombre suffisant d'esclaves³⁰. Apparemment, les razzias lancées par le roi contre les peuples non musulmans au sud du Bornu pour faire des captifs ne pouvaient pas satisfaire la forte demande. Lorsque le royaume était faible, les habitants du Kanem-Bornu eux-mêmes étaient menacés d'être réduits en esclavage par les ennemis extérieurs, bien que, depuis le XIII^e siècle, ils fussent en majorité musulmans. À la fin du XIV^e siècle, Bīr ben Idrīs (env. 1389-1421) se plaignit dans une lettre adressée au sultan d'Égypte, Baybars, des Arabes qui réduisaient ses sujets musulmans en esclavage³¹. Nous savons par D. Girard qu'au XVII^e siècle certains habitants du Bornu subissaient le même sort à la suite d'incursions touareg³².

À côté des esclaves, les caravanes à destination du Fezzān et des centres méditerranéens véhiculaient aussi certains produits exotiques, tels que des défenses d'éléphants, des plumes d'autruche et même des animaux vivants³³. Mais, pour apprécier le commerce des esclaves à sa juste valeur, il convient surtout de l'envisager par rapport à l'ensemble des activités productrices. À cet égard, il ne fait pas de doute que le Kanem-Bornu devait sa prospérité plus

29. Al-Ya'qūbi, trad. G. Wiet, 1937, p. 205.

30. J. Léon l'Africain, trad. franç. A. Épaulard, 1956, vol. II, p. 480.

31. Al-Ḳalkaṣhandī, trad. franç. G. Demombynes.

32. Voir C. Roncière, 1919, pp. 78-88. Au sujet de l'esclavage et de la traite des esclaves au Soudan central, voir A. et H. Fisher, 1970.

33. Nous savons par Ibn Ḳhaldun (trad. franç. M. G. de Slane, 1925-1956, vol. II, pp. 346-347) qu'en 1268 le « souverain de Kanem et seigneur de Bornu avait envoyé au sultan ḥafṣide Al-Mustaṣṣir une girafe qui provoqua une grande émotion à Tunis. »

à son agriculture florissante, à son élevage et à son activité minière (extraction du sel) qu'aux revenus découlant de la traite des esclaves. Il faut aussi faire une part importante à l'artisanat, dont certains produits étaient exportés vers les pays voisins. Ibn Baṭṭūta, au XIV^e siècle, signale qu'à côté des esclaves le Bornu exportait aussi des vêtements brodés³⁴. N'oublions pas, d'autre part, que, d'après Al-Idrīsī (XII^e siècle), l'alun du Kawār était très recherché en Afrique du Nord³⁵.

Les importations consistaient surtout en chevaux, qui étaient recherchés en raison de leur valeur militaire. Les chroniqueurs affirment que la cavalerie de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) était composée de 41 000 chevaux³⁶. Al-Maḳrīzī fournit l'information intéressante selon laquelle les chevaux du Kanem étaient particulièrement petits : il semble qu'on puisse y voir l'indice de l'existence d'un élevage autochtone ancien³⁷.

Du Nord, on importait aussi des produits manufacturés tels que des vêtements et des étoffes, ainsi que des armes en fer. Ibn Saʿīd note en passant qu'on importait au Kanem, à l'époque de Dūnama Dībalāmi, des vêtements de la capitale tunisienne³⁸. Auparavant, Al-Muhallabī avait déjà signalé que le roi des Zaghāwa portait des vêtements en laine et en soie provenant de Sousse. Au XIV^e siècle, le tissage local était suffisamment développé pour que les habitants du Kanem utilisassent des bandes de coton comme étalon dans leurs échanges commerciaux³⁹.

D'autre part, on peut supposer qu'il y avait également du cuivre parmi les marchandises acheminées au Soudan central. Nous savons qu'au XIV^e siècle ce métal était extrait — probablement en petites quantités — dans des mines situées près de Takedda⁴⁰. À cette époque, on avait vraisemblablement déjà commencé à exploiter les gisements d'étain du plateau nigérian. Pétis de la Croix nous apprend qu'à la fin du XVII^e siècle l'étain figurait parmi les marchandises acheminées du Bornu à Tripoli⁴¹. Or, le cuivre et l'étain (ainsi que le zinc) sont indispensables pour la fabrication du bronze et l'on sait qu'à Bénin et à Nupe un remarquable art du bronze florissait dès avant l'arrivée des Portugais sur la côte atlantique.

Le volume des échanges nord-sud dépendait largement de l'état de sécurité sur le grand axe caravanier du Sahara central. Dans la première moitié du XII^e siècle, la sécurité de la circulation était assurée par trois puissances différentes : au nord le royaume du Fezzān — dominé depuis le début du X^e siècle par la dynastie berbère des Banū Khaṭṭab —, au centre les chefferies berbères du Kawār, au sud le Kanem. Lorsqu'en 1172-1173 Sharaf al-Dīn-

34. Ibn Baṭṭūta, éd. et trad. franç. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1853-1859, vol. IV, pp. 441-442.

35. Al-Idrīsī, trad. franç. R. P. A. Dozy et M. J. De Goeje, 1866, p. 39.

36. *Dīwān*, par. 17 (anonyme).

37. Al-Maḳrīzī, *Annales islamologiques*, n° 15, 1979, p. 206.

38. Ibn Saʿīd, 1958, p. 95.

39. Al-ʿUmari, trad. franç. M. Gaudefroy-Demombynes, 1927.

40. Ibn Baṭṭūta, trad. franç. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1853-1859, vol. IV, p. 441.

41. Ms 7488, nouvelles acquisitions, Bibliothèque nationale, Paris.

Ḳaraḳūsh, chef de guerre mamlūk, conquiert le Fezzān en mettant le pays à feu et à sang, l'ancien équilibre fut dangereusement mis en question⁴². Le vide politique créé par la disparition des Banū Khaṭṭab devait tôt ou tard amener les rois du Kanem à intervenir au Fezzān.

Au XIII^e siècle, Ibn Saʿīd — dont les renseignements sur le Kanem se rapportent au règne de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) — note, en effet, que le roi du Kanem possédait le Kawār et le Fezzān⁴³. L'expansion du Kanem vers le nord est confirmée par Al-ʿUmarī qui écrit, au milieu du XIV^e siècle: «L'empire [du Kanem] commence du côté de l'Égypte, à une ville appelée Zella [au nord-est du Fezzān], et il se termine, dans le sens de la largeur, à une ville appelée Kākā⁴⁴; elles sont distantes l'une de l'autre de trois mois⁴⁵.» La grande puissance du Kanem à cette époque est également attestée par le voyageur Al-Tiḏjānī, qui signale que des «émissaires» du roi du Kanem réussirent, en 1258-1259, à tuer un des fils de Ḳaraḳūsh, qui avait envahi le Waddān, région située au nord du Fezzān⁴⁶.

Mais, pour contrôler efficacement tout le commerce entre le Sūdān central et l'Afrique du Nord, il fallait s'assurer que les courants d'échanges n'étaient pas détournés sur des voies latérales. Or, Ibn Saʿīd précise que le roi du Kanem possédait, à l'ouest, la ville de Takedda (le texte dit «Tadmekka») ⁴⁷ et qu'à l'est il avait autorité sur les Tādjūwa (Dadjo) et les Zaghāwa. Le roi du Kanem dominait également le royaume de Djādja, situé au nord-ouest du lac Tchad, et les Berbères du Sud (Tuwārik)⁴⁸.

Cependant, il serait imprudent d'affirmer que le Kanem était, au XIII^e siècle, un vaste empire pourvu d'une organisation territoriale solide. En particulier, nous n'avons aucune information permettant de préciser quelle était la nature du pouvoir que le Kanem exerçait sur le Fezzān: le «*mai* ʿAlī», dont on peut encore voir le tombeau à Traghan, était en réalité le roi Idrīs ben ʿAlī (env. 1677-1696), qui mourut au Fezzān lors du pèlerinage, et non pas, comme on l'a cru, un ancien «gouverneur» ou «vice-roi» représentant le roi du Kanem⁴⁹. D'autre part, il n'est pas certain que le Kanem s'étendait à l'est jusqu'aux abords du Darfūr. Ibn Saʿīd lui-même fournit un renseignement selon lequel les Tubu du Baḥr al-Ghazāl — non loin de Djīmī — auraient été indépendants⁵⁰. Apparemment, Dūnama

42. Al-Tiḏjānī, H. H. ʿAbd al-Wahhab, 1958; trad. franç. A. Rousseau, 1852, pp. 55-208; 1853, pp. 101-168, 354-424.

43. Ibn Saʿīd, Al-ʿArabi, 1970, pp. 114-115 et 127.

44. Selon Al-Ḳalḱashandī, Kākā était le nom de la capitale du Bornu (Le Caire, 1913-1919, vol. V, p. 281). Ce nom est probablement identique à celui de Djādja donné par Ibn Saʿīd (voir ci-dessous).

45. Al-ʿUmarī, trad. franç. M. Gaudetroy-Demombynes, 1927, p. 43.

46. Al-Tiḏjānī, Abd al-Wahhab, 1958, p. 111.

47. Voir, sur les problèmes que pose cette identification, R. Bucaille, 1975, pp. 720-778.

48. Ibn Saʿīd, Al-ʿArabi, 1970, pp. 94-95.

49. Ms *BIFAN*, t. XXXVII n° 7488, nouvelles acquisitions, Bibliothèque nationale, Paris.

50. Ibn Saʿīd précise que les Tubu étaient un peuple noir et infidèle. D'après des informations réunies par G. Nachtigal (1967, t. III, p. 210), les groupements tubu du Bar al-Ghazāl auraient été les premiers à avoir adopté l'islam.

Dībalāmi n'avait pas réussi à les soumettre en dépit de la longue guerre de « sept ans, sept mois et sept jours » dont parle Ibn Furtū⁵¹. Les peuples habitant autour du lac Tchad et sur îles lacustres continuèrent également à défendre avec succès leur indépendance. Ibn Sa'īd affirme, sur la base des informations d'Ibn Fāṭima, que « le lac kurī [Tchad] est entouré par des Sūdān insoumis et infidèles qui mangent des hommes⁵² ». Au nord du lac Tchad, il situe les Badī (Bedde ?) — qui, d'après Al-Maḳrīzī, étaient organisés dans un royaume⁵³ —, au sud les Ankazār (identiques au Kotoko ?), au nord-ouest les Djābī et, au sud-est, à l'embouchure du Bahr al-Ghazāl, les Kūrī (aujourd'hui installés sur les îles). Il y avait, d'autre part, au bord du lac, un endroit appelé *dār al-sinā'a* (l'arsenal; sens étymologique: manufacture), au sujet duquel Ibn Sa'īd précise: « C'est de là, la plupart du temps, que le sultan part en campagne avec sa flotte vers les pays infidèles, situés en bordure du lac, pour attaquer leurs embarcations, tuant et faisant des captifs⁵⁴. » Al-Maḳrīzī, se fondant également sur une source du XIII^e siècle, mentionne les noms de plusieurs peuples païens habitant dans le voisinage du Kanem. Parmi ceux-ci, on peut identifier les Bedde (?), les Afnū (nom qui, en kanuri, désigne les Hawsa) et les Kotoko (*Kan.kū* dans le texte)⁵⁵. Le même auteur note que, vers 1252-1253, le roi du Kanem, venant de Djīmī, razzia les Kālkīn, sous-groupe des Mābna (les Mabba du Wadday?) — sans doute aussi pour faire des captifs⁵⁶.

Il semble qu'on puisse déduire de ces informations que l'extension du Kanem se soit limitée à la région septentrionale; au sud, les rapports avec les peuples non musulmans n'avaient apparemment pas changé. Cela ne doit pas étonner, car la prospérité du royaume — ou du moins celle du roi — dépendait d'une façon plus immédiate des revenus tirés du commerce transsaharien que d'une augmentation de la production agricole ou pastorale. Or, les esclaves étaient la principale « marchandise » offerte en échange contre les produits importés du Nord et on les obtenait en organisant des razzias contre les peuples non musulmans du Sud. Les rois du Kanem n'avaient donc pas intérêt à faciliter l'expansion de l'islam au-delà de certaines limites.

Même au Kanem, l'islam n'avait pas de racines profondes avant le XIII^e siècle. Al-Maḳrīzī — qui écrit au XV^e siècle — considéré Dūnama Dībalāmi comme premier roi musulman du Kanem, mais cela est certainement faux. Le *Dīwān* contient des informations qui montrent que tous les Sēfuwa étaient des musulmans. À en croire les chroniqueurs, le deuxième roi des Sēfuwa, Dūnama ben Ḥummay (env. 1086-1140), aurait même

51. Ibn Furtū, trad. franç. H. R. Palmer, 1932, pp. 123-124.

52. Ibn Sa'īd, Al-ʿArabī, 1970, p. 94.

53. Al-Maḳrīzī, Dierk Lange, 1979, pp. 187-209.

54. Ibn Sa'īd, Al-ʿArabī, 1970, pp. 94-95.

55. Les fortifications des villes kotoko pourraient dater du XIII^e siècle: les villes auraient été, à cette époque, entourées de murs pour permettre aux habitants de résister aux incursions du Kanem.

56. Al-Maḳrīzī, Dierk Lange, 1979, pp. 187-209.

accompli le pèlerinage deux fois et il serait mort au cours d'un troisième; Hummay lui-même, le fondateur de la dynastie des Sēfuwa, est mort en Égypte, information qui pourrait suggérer — si elle est exacte — que lui aussi avait entrepris le pèlerinage (*Dīwān*, par. 12 et 13). On remarquera, d'autre part, qu'à partir du règne de Bīr ben Dūnama (env. 1140-1166), les femmes principaux des différents rois étaient des musulmanes, à en juger d'après leurs noms — ou les noms de leurs pères — indiqués dans le *Dīwān*. Mais vraisemblablement ce n'est qu'à l'époque de Dūnama Dībalāmi (env. 1210-1248) que l'islam, sous sa forme orthodoxe, pénétra profondément dans les couches populaires.

On peut déduire des sources internes et externes que Dūnama Dībalāmi était un grand réformateur musulman. Les auteurs du *Dīwān* — qui passent sous silence les pèlerinages de deux rois du XIV^e siècle — et Ibn Furṭū lui reprochent d'avoir détruit un objet sacré du nom de *mune*. Il s'agissait vraisemblablement de l'élément central d'un culte royal hérité de l'époque préislamique. Ibn Furṭū — pourtant lui-même imām (au XVI^e siècle) — voyait dans cet « acte sacrilège » la raison de différents troubles; « il lui attribuait en particulier l'origine de la longue guerre contre les Tubu⁵⁷. D'autre part, Dūnama Dībalāmi était probablement aussi le fondateur d'une *madrasa*, qui au Caire, était destinée aux ressortissants du Kanem⁵⁸. Ibn Sa'īd note qu'il fut « renommé pour la guerre sainte et pour ses actions louables », et il précise qu'il s'entourait de juristes musulmans; il força certains peuples du Soudan central, notamment des groupes berbères, à accepter l'islam⁵⁹. On voit donc clairement que, dans la première moitié du XIII^e siècle, la diffusion de l'islam était allée de pair avec l'expansion territoriale.

Dūnama Dībalāmi mourut vers 1248 et il fut enterré à Zamtam, ville située à l'ouest du lac Tchad. Aucune source comparable au *Kitāb al-djuḡhrāfiya* d'Ibn Sa'īd ne nous renseigne sur l'extension du Kanem et l'expansion de l'islam dans la période suivante. Le *Dīwān* enregistre, sous le règne de Bīr ben Dūnama (env. 1277-1296), la visite au Kanem de deux *shaykh* « fellata » (peuls) du Mali, mais il ne mentionne même pas les pèlerinages d'Ibrāhīm ben Bīr (env. 1296-1315) et d'Idrīs ben Ibrāhīm (env. 1342-1366)⁶⁰. Écrivant au milieu du XIV^e siècle, Al 'Umārī donne également peu de renseignements précis. Selon lui, le Kanem était un empire très faible dont les ressources étaient minimales et les troupes peu nombreuses. En revanche, la religiosité des habitants du Kanem aurait été remarquable, car il affirme: « La justice règne dans leur pays; ils suivent le rite de l'imām Mālik. Ils bannissent de leurs vêtements le superflu et ont une foi ardente⁶¹. »

57. Ibn Furṭū, trad. franç. H. R. Palmer, 1932, pp. 123-124.

58. Al-'Umārī, trad. franç. G. Demombynes, 1927, p. 46. *La madrasa* fut fondée dans la décennie 1242-1252.

59. Ibn Sa'īd, Al-'Arabī, 1970, pp. 95-96.

60. Dans sa lettre au sultan d'Égypte, Bīr ben Idrīs leur donne le titre de *ḥādjdj* (dans Al-Kalkashandī, Le Caire, 1913-1919, vol. VIII, p. 117.

61. Al-'Umārī, trad. franç. G. Demombynes, 1927, p. 43.

Si l'on peut faire confiance à Al-ʿUmarī, le Kanem dominait encore à cette époque sur le Fezzān. Takedda, en revanche, avait certainement un sultan indépendant⁶². C'est sans doute à la suite des troubles dynastiques qui éclatèrent dans la seconde moitié du XIV^e siècle que le Kanem dut renoncer au contrôle exclusif de la voie caravanière du Sahara central. Lorsque les Bulāla réussirent, à la fin du XIV^e siècle, à prendre le pouvoir au Kanem et à briser le monopole du commerce avec l'Afrique du Nord, les Sēfuwa entrèrent dans la période la plus sombre de leur histoire.

Du Kanem au Bornu

Au XII^e siècle au plus tard, différentes populations du Kanem commencèrent à se déplacer en direction de l'ouest pour s'installer au Bornu, à l'ouest du lac Tchad. Parmi les plus anciens immigrants du Bornu, il faut compter les Tomaghra, les Tūra, les Kay (Koyām) et les Ngalma Dukko. L'origine des plus anciens groupes magomi est également à chercher au Kanem, alors que les groupes constitués après la fin du XIV^e siècle n'existent qu'au Bornu. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, à la suite des expéditions victorieuses d'Idrīs Alawōma, un grand nombre de Tubu et d'Arabes quittèrent à leur tour le Kanem pour occuper les terres plus fertiles et mieux protégées à l'ouest du lac Tchad. Ce courant de migration qui, dans le cas des semi-nomades, a vraisemblablement accompagné l'expansion politique, ne prit fin qu'au début de la période coloniale⁶³.

À l'ouest du lac Tchad, les groupes venus du Kanem rencontrèrent différents peuples sédentaires parlant des langues tchadiques. Suivant l'usage des traditions kanuri, on peut leur appliquer le nom collectif de Sao. Ni Ibn Saʿīd ni Al-Maḳrīzī ne mentionnent un peuple de ce nom. Mais les chroniqueurs notent que quatre rois sēfuwa tombèrent, au milieu du XIV^e siècle, dans le combat contre les Sao (*Dīwān*, par. 22-25). Deux de ces rois moururent à Ghaliwa, localité qu'on peut éventuellement identifier avec la ville de Ngala, située au sud du lac Tchad⁶⁴. Ngala est aujourd'hui habitée par des Kotoko, mais, d'après des traditions orales recueillies au XIX^e siècle, ceux-ci auraient été précédés à une époque ancienne par des Sao⁶⁵. Dans les sources écrites, les Sao réapparaissent dans la première moitié du XVI^e siècle sous la plume de Léon l'Africain, qui les situe à l'ouest

62. Ibn Baṭṭuṭā, trad. franç. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1853-1859, vol. IV, pp. 441-442.

63. G. Nachtigal (1967, t. II, pp. 415-447) fournit de nombreux renseignements sur le peuplement du Bornu.

64. Les derniers chroniqueurs donnent le nom de cette ville sous la forme de *Ghala* (*Dīwān*, par. 66).

65. G. Nachtigal note à Ngala l'existence d'un grand mausolée contenant les tombeaux de quatre-cinq rois kotoko. Il suppose qu'il s'agit du nombre des rois ayant régné à Ngala depuis que les Kotoko s'y sont substitués aux Sao (1967, t. II, pp. 426-427).

du lac Tchad et au sud du Bornu⁶⁶. Un demi-siècle plus tard, Ibn Fuṭū applique le nom de Sao à deux groupes ethniques: les Ghafatā, habitant le long du Komadugu Yoo, et les Tatāla, habitant la rive occidentale du lac Tchad. Idrīs Alawōma (1564-1596) lança une série d'attaques meurtrières contre ces deux peuples et força les survivants à abandonner leurs habitations ancestrales⁶⁷. Certains se réfugièrent sur îles du lac Tchad. Or, en 1582, le géographe italien G. L. Anania applique au lac Tchad justement le nom de « Sao »⁶⁸. Aujourd'hui, le nom de Sao (ou So) désigne, dans le cadre de la culture kanuri, les peuples qui ont précédé les Kanuri — que ce soit au Kanem, au Bornu ou au Kawār — mais dont on n'a plus aucune connaissance précise.

Il est difficile de préciser la nature des rapports qui existaient entre le Kanem et le Bornu avant la fin du XIV^e siècle. Une chose est certaine: entre le début du XIII^e siècle et la fin du XIV^e siècle, le Bornu gagne en importance par rapport au Kanem. Ibn Sa'īd mentionne un royaume situé à l'ouest du lac Tchad, mais il ne donne que le nom de sa capitale, Djādja⁶⁹. Sa situation géographique fait penser qu'il s'agissait du Bornu. L'auteur note: « La ville de Djādja est la résidence (*kursī*) d'un royaume distinct, possédant des villes et des pays. Actuellement, elle appartient au sultan du Kanem⁷⁰. » Il y a donc de fortes chances pour qu'antérieurement au XIII^e siècle le Bornu ait été un royaume indépendant. Al-Maḳrīzī — qui connaissait un texte aujourd'hui disparu d'Ibn Sa'īd — utilise le même terme ambigu de *kursī*, mais il l'emploie à la fois pour le Kanem et pour le Bornu. Selon lui, Ibrāhīm ben Bīr (env. 1296-1315) possédait le trône (*kursī*) du Kanem et le trône (*kursī*) du Bornu⁷¹. Ibn Khaldūn mentionne, à propos de l'année 1268, le « souverain du Kanem et seigneur du Bornu »⁷² Ibn Baṭṭūṭa, qui séjourna en 1353 à Takedda — au sud de l'Air —, avait connaissance d'un roi sēfuwa du Bornu, mais la distance qu'il indique jusqu'à sa capitale nous amène à l'est du lac Tchad, au Kanem⁷³. On peut concilier ces différentes informations si l'on admet que le Kanem et le Bornu étaient au départ deux royaumes distincts qui, depuis le XIII^e siècle, étaient sous la domination d'une seule dynastie, celle des Sēfuwa.

Cependant, Al-ʿUmarī, au milieu du XIV^e siècle, affirme que les sultans mamlūk de l'Égypte échangeaient des lettres aussi bien avec le roi du

66. J. Léon l'Africain, trad. franç. Épaulard, 1956, vol. I, p. 5, 53; vol. II, p. 480.

67. Ibn Fuṭū, trad. franç. H. R. Palmer, 1926, pp. 63-69.

68. Voir D. Lange et S. Berthoud, 1972, pp. 350-351.

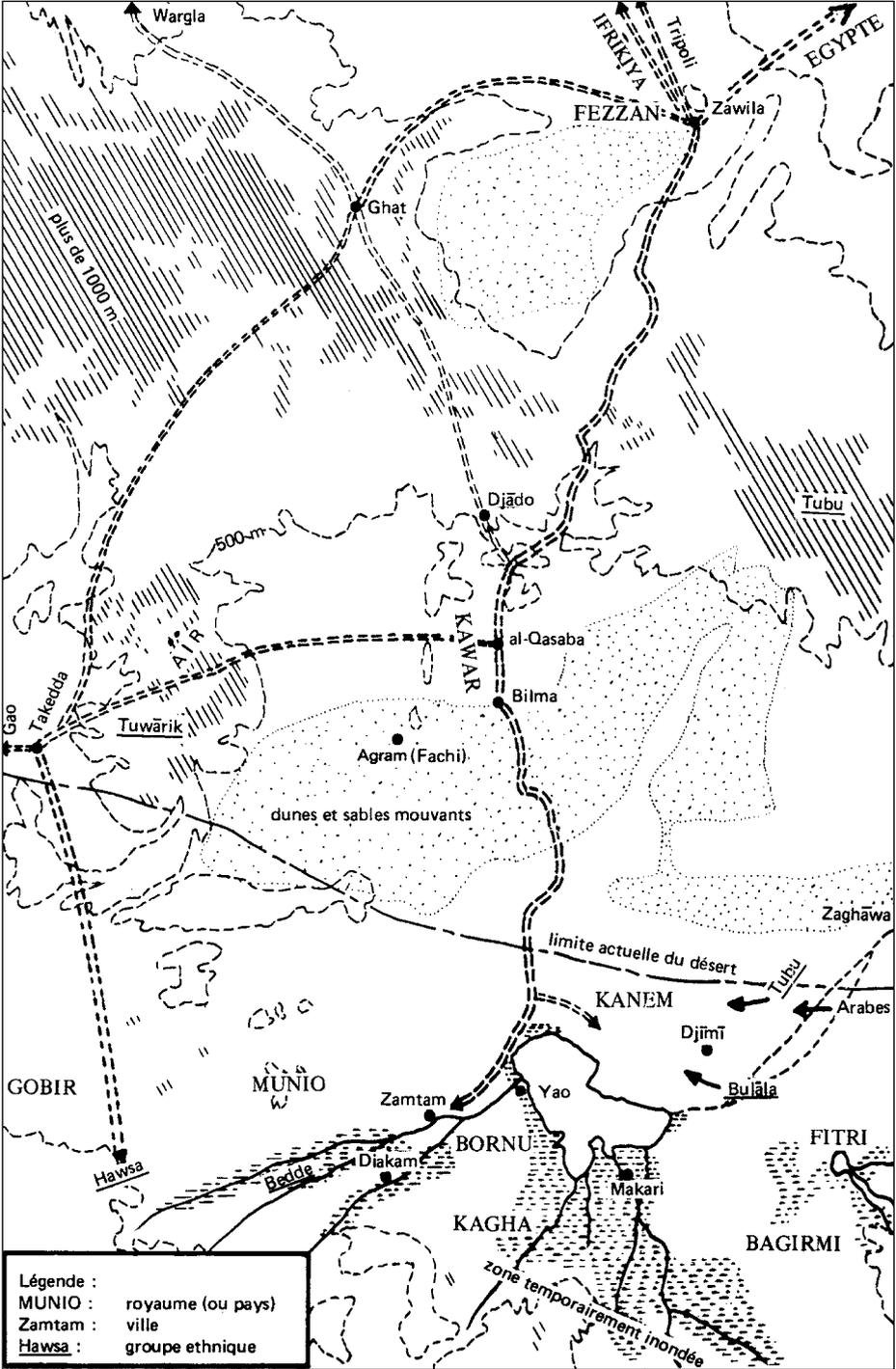
69. Ville appelée Kākā par Al-ʿUmarī, trad. franç. G. Deraorabynes, 1927, p. 43.

70. Ibn Sa'īd, *Al-ʿArabī*, 1970, p. 94. Au sujet du Kawār, Ibn Sa'īd s'exprime en des termes presque identiques, mais, dans ce cas, l'existence de chefferies antérieures est confirmée par Al-Idrīsī (trad. franç. R. P. A. Dozy et M. J. De Goeje, 1866, p. 114).

71. Al-Maḳrīzī, H. A. Hamaker, 1820, p. 207.

72. Ibn Baṭṭūṭa, trad. franç. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1853-1859, vol. IV, pp. 441-442.

73. K. al-Ibar, trad. franç., vol. II, pp. 346-347. Ibn Khaldūn, trad. franç. M. G. de Slane, 1925, 1956, pp. 346-347.



Légende :
 MUNIO : royaume (ou pays)
 Zamtam : ville
 Hawsa : groupe ethnique

Peuples et royaumes du Tchad au XIV^e siècle (carte D. Lange).

Kanem qu'avec celui du Bornū⁷⁴. On peut, semble-t-il, déduire de cette information que le Bornu avait gardé une certaine autonomie en dépit de la suzeraineté des rois du Kanem et que, vraisemblablement, l'ancienne dynastie continuait à y jouer un rôle important. Lorsque le pouvoir des Sēfuwa était faible, l'autorité des rois locaux se renforçait et, lorsque le pouvoir des Sēfuwa était fort, leur marge de manœuvre se réduisait. Néanmoins, le substrat ethnique ne pouvait être différent; sinon, comment Ibn Baṭṭuṭa aurait-il pu employer le nom de Bornu pour désigner l'empire des Sēfuwa ?

Cette situation devait changer vers la fin du XIV^e siècle, lorsque, à la suite des attaques lancées par les Bulāla et les Arabes, les Sēfuwa furent contraints d'abandonner le Kanem et de s'installer définitivement au Bornu. Les Bulāla étaient un peuple de pasteurs qui, vraisemblablement, étaient déjà établis dans la région du lac Fitri — où ils vivent aujourd'hui — avant leurs incursions au Kanem⁷⁵. Ils y dominaient les Kuba, peuple parlant une langue apparentée au sara. Peut-être leur poussée vers le Kanem a-t-elle un rapport avec la migration vers l'ouest de certaines tribus arabes à la suite de la dislocation du royaume chrétien de Nubie (début du XIV^e siècle). À la fin du XVI^e siècle, on trouvait des Arabes parmi les alliés des Bulāla (Ibn Fuṛṭū). À la fin du XIV^e siècle, un des rois sēfuwa tomba dans le combat contre les Arabes.

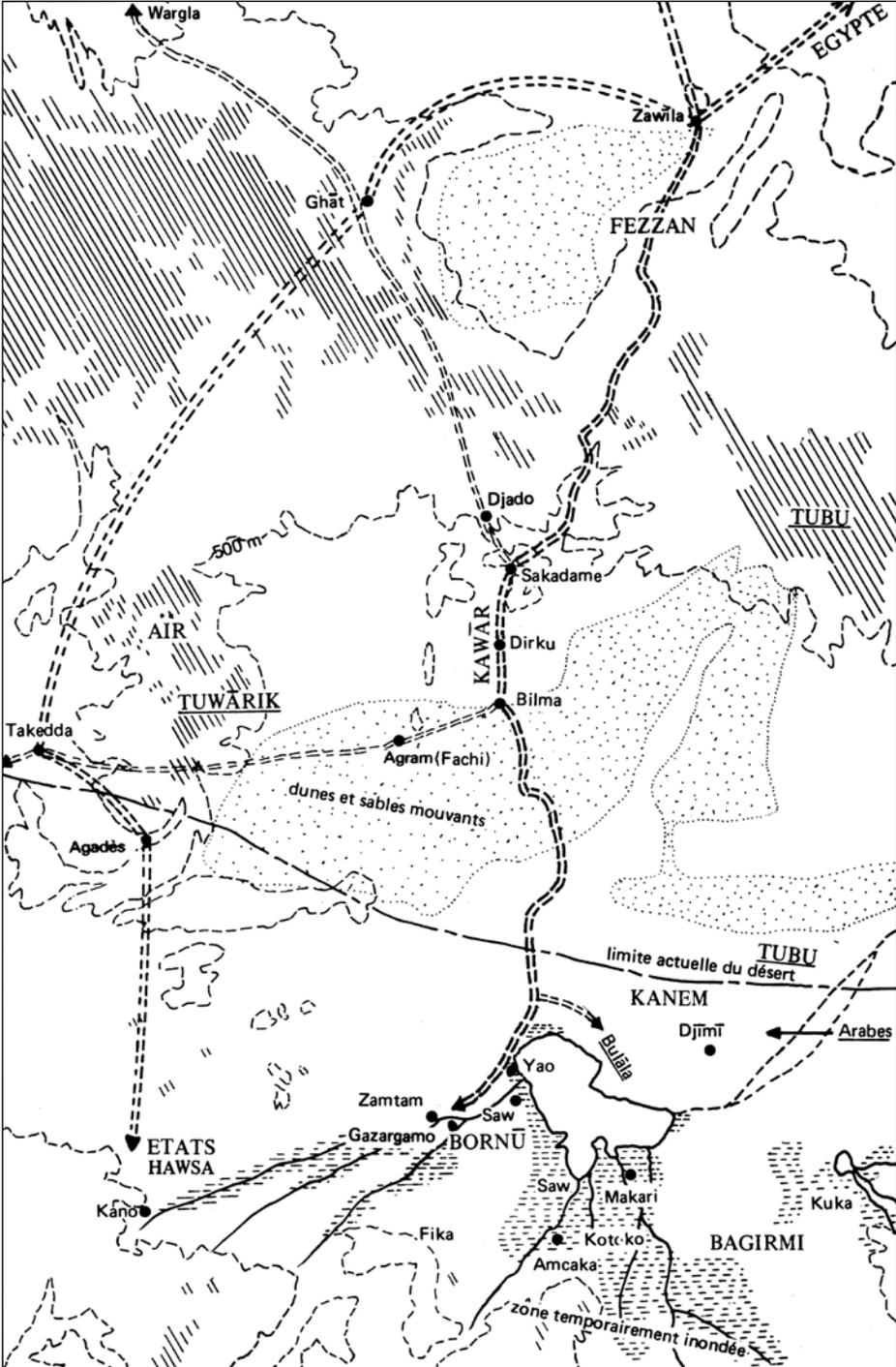
Il semble que la raison immédiate de l'intervention des Bulāla au Kanem était l'affaiblissement du royaume des Sēfuwa à la suite du conflit dynastique qui opposa Dawūd ben Ibrāhīm Nikāle (env. 1366-1376) aux fils de son frère et prédécesseur, Idrīs. Dawūd lui-même fut tué par le roi bulāla, 'Abd al-Djalīl. Ses trois successeurs tombèrent tous au combat contre les Bulāla. 'Umar ben Idrīs (env. 1382-1387), le quatrième, dut finalement quitter Dǰīmī et, semble-t-il, abandonner tout le Kanem (*Dīwān*, par. 27-31). D'après la lettre de son frère Bīr ben Idrīs, il fut tué par des Arabes djudham (pour: djuhayna ?)⁷⁶. Deux rois sēfuwa devaient encore mourir dans les combats contre les Bulāla avant que, sous le long règne de Bīr ben Idrīs (env. 1389-1421), la menace que ces ennemis redoutables faisaient peser sur l'empire des Sēfuwa pût être conjurée.

Ces événements ne sont pas passés inaperçus dans les autres pays musulmans. Al-Makrīzī les résume de la façon suivante: «Vers l'an 700 [= 1300], leur roi était Al-Ḥādīdj Ibrāhīm, descendant de Sayf ben Dhī Yazan; il possédait le trône du Kanem et le trône du Bornu. Après lui régna

74. Al-'Umarī, Le Caire, 1894, p. 27 et suiv.

75. R. Palmer, 1932, pp. 4-5. Selon Barth, les Bulāla descendraient d'un certain Dǰīl Shikomēni, qui lui-même aurait été un fils de Dūnama Dībalāmi (1965, t. II, pp. 545, 586) mais il est plus probable qu'aucun lien de parenté ne rattache les Bulāla aux Sēfuwa (G. Nachtigal, *Sahara*, 1967, t. III, pp. 38-39).

76. Le nom de Djudham était, au XIV^e siècle, tombé en désuétude (*EI*, vol. 1, pp. 1090-1091). En revanche, les Djuhayna ont joué un rôle important dans la dislocation du royaume chrétien de Nubie. Ils ont ensuite progressé vers le sud et vers l'ouest. Voir H. A. MacMichael, t. II, 1922.



Peuples et royaumes du Tchad au XV^e siècle (carte D. Lange).

son fils Al-Hādīdj Idrīs, puis son frère Dawūd ben Ibrāhīm, puis ‘Umar, fils de son frère Al-Hādīdj Idrīs; enfin, son frère ‘Uthmān ben Idrīs⁷⁷, qui régnait un peu avant l’an 800 [1397-1398]. Mais le peuple du Kanem se révolta contre eux [les rois] et il apostasia. Le Bornu restait dans leur empire. Ses habitants sont musulmans et font la guerre sainte contre le peuple du Kanem. Ils ont douze royaumes⁷⁸. »

La notice d’Al-Maḳrīzī pourrait faire penser que les *Bulāla* n’étaient pas des musulmans, mais ni le *Dīwān* ni Ibn Furṭū ne le confirment. Plus crédibles sont les informations se rapportant au nouvel empire des Sēfuwa. Le Bornu en était le centre et de nombreux chefs locaux semblent avoir fait acte d’allégeance. Kākā devint la nouvelle capitale⁷⁹. Apparemment, Bīr (‘Uthmān) ben Idrīs était suffisamment fort pour porter la guerre en territoire ennemi.

Les *Bulāla*, quant à eux, fondèrent un puissant royaume au Kanem. On sait, par Ibn Furṭū, qu’ils avaient pour alliés des Tubu et des Arabes. Léon l’Africain connut leur royaume sous le nom de « Gaoga », dérivé sans doute de celui de kuka⁸⁰. D’après ses informations, le Kanem était plus étendu et plus puissant que le Bornu; son roi était en excellents rapports avec le sultan d’Égypte⁸¹. Cette description ne peut se rapporter au début du XVI^e siècle — quand Léon prétend avoir visité les royaumes du Sahel⁸² —, mais elle pourrait correspondre à la situation de la fin du XV^e siècle, telle que la lui ont décrite des commerçants de l’Afrique du Nord. On sait, en effet, que les Bornouans reprennent Djīmī vers le début du règne d’Idrīs Katakarmābi (env. 1497-1519) — cent vingt-deux ans après en avoir été expulsés⁸³. Les *Bulāla* ne seront cependant battus d’une façon décisive que dans la seconde moitié du XVI^e siècle par Idrīs Alawōma.

Crises dynastiques et crises politiques

La plupart des informations contenues dans le *Dīwān* concernent l’histoire dynastique, qui est, de ce fait, l’aspect le mieux connu de l’histoire du

77. Dans le *Dīwān*, il est appelé Bīr ben Idrīs (par. 34).

78. Al-Maḳrīzī, Bibliothèque nationale, Paris, ms 1744. Les traductions antérieures de ce passage ont été effectuées sur un texte fautif (Hamaker, *Specimen catalogli*, p. 207).

79. Al-Ḳalḷaṣḥandī, Le Caire, 1913-1919, t. V, p. 281. Kākā est également mentionné par Al-‘Umarī (voir ci-dessus) et pourrait être identique au *Djādja* d’Ibn Sa‘īd et au *Kāgha* du *Dīwān* (par. 31).

80. Il s’agit d’un groupe ethnique, et non pas de la ville de Gao ou Gao Gao, souvent orthographiée Kaw Kaw.

81. J. Léon l’Africain, trad. franç. Épaulard, 1956, vol. I, p. 10; vol. II, pp. 479-483.

82. Les nombreuses erreurs contenues dans sa « description » des royaumes du Sūdān central excluent que Léon ait visité lui-même cette région. Il appelle le roi du Bornu Habraam (Ibrāhīm) et mentionne deux rois du « Gaoga », Mose (Mūsa) et Homara (‘Umar). Le seul souverain du nom d’Ibrāhīm ayant régné au Bornu au XV^e et au début du XVI^e siècle fut Ibrāhīm ben ‘Uthmān (env. 1431-1439). Ni le nom de Mūsa ni celui d’‘Umar ne sont attestés pour les rois *bulāla* de cette époque.

83. Ibn Furṭūwa, trad. angl., 1932 p. 5.

Kanem-Borniu. En principe, le *Dīwān* livre seulement des informations qui ont trait aux successions (les paragraphes successifs sont consacrés aux règnes successifs), mais ces renseignements sont suffisamment abondants pour que l'on puisse déterminer les rapports de filiation entre les différents rois (leur généalogie) et l'évolution des règles de succession. C'est sur la base de telles règles — ou plutôt des précédents — qu'on choisissait un successeur au roi défunt. Bien que le rapport de force entre les différents groupes dynastiques entrât aussi en ligne de compte, c'est la conformité aux règles existantes qui conférait à une succession donnée son caractère de légitimité. Ces règles non écrites étaient plus stables à travers le temps que nos constitutions d'aujourd'hui. Elles ne variaient que sur de longues périodes et en fonction de changements importants. Les groupes dynastiques se constituaient par rapport à ces règles; ils ne pouvaient pas manipuler les règles à leur guise. La reconstitution des règles de succession et de leurs variations permettra par conséquent de mieux comprendre non seulement l'histoire dynastique — au sens étroit —, mais certains aspects du processus historique.

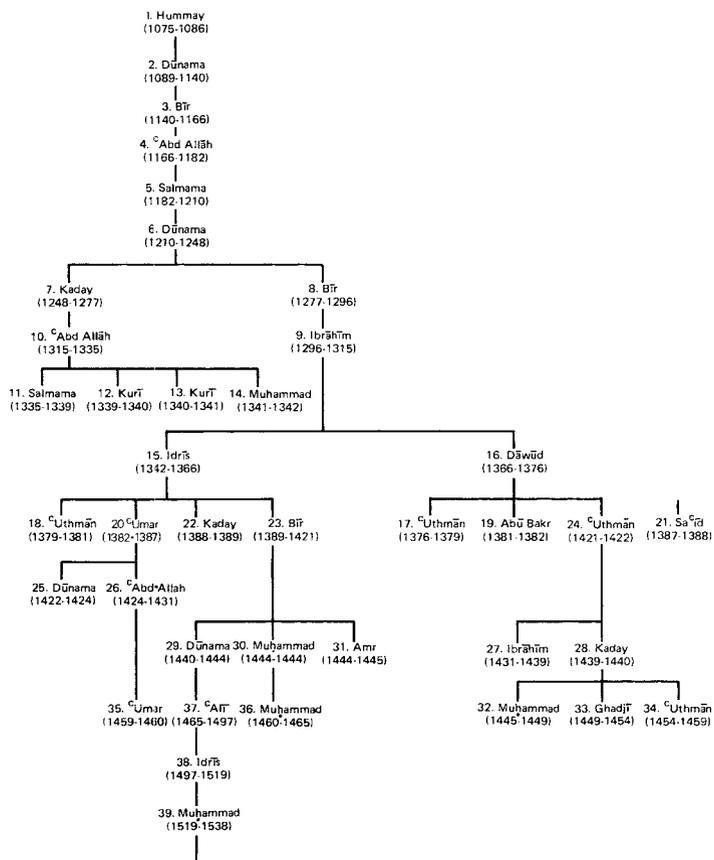
Les six premiers rois sēfuwa se succèdent, d'après le *Dīwān*, en ligne directe de père en fils. Les chroniqueurs indiquent un même mode de succession pour les rois dūguwa, mais les durées de règne montrent que les rois successifs ne pouvaient pas appartenir à des générations différentes. L'origine du modèle de succession de père en fils serait, par conséquent, à chercher dans les chefferies du Kawār, d'où était vraisemblablement issu Hummay, le fondateur de la nouvelle dynastie des Sēfuwa.

C'est au niveau des fils de Dūnama Dībalāmi qu'intervint la première succession collatérale (un frère succéda à son frère); mais il faut noter que Kaday ben Dūnama (env. 1248-1277) et Bīr ben Dūnama (env. 1277-1296) étaient fils de deux mères différentes. La mère de Kaday était vraisemblablement une Magomi et la mère de Bīr était peut-être issue d'un des anciens clans du Kanem. Cette interprétation est à rapprocher d'une remarque importante que les chroniqueurs firent à propos du règne de Dūnama Dībalāmi: « En son temps, les fils du sultan se divisèrent en différentes factions; auparavant, il n'y avait pas de factions. » (*Dīwān*, par. 17.) Il semble qu'on puisse en déduire que la rivalité entre la lignée de Kaday et celle de Bīr reflétait des conflits dynastiques qui éclatèrent déjà dans la première moitié du XIII^e siècle. À l'origine de ces conflits, il y avait vraisemblablement, comme on l'a vu, l'antagonisme croissant entre le lignage royal des Magomi et les lignages sédentaires du Kanem.

Il est à remarquer, d'autre part, que la première succession collatérale dans l'histoire des Sēfuwa se produit, d'après les chroniqueurs, à la suite de la première mort violente d'un roi du Kanem intervenue au Kanem (Dūnama ben Hummay fut tué lors du pèlerinage): Kaday meurt, en effet, dans le combat contre l'*andākama* Dūnama — sans doute un des grands feudataires du royaume. Son frère Bīr, en revanche, meurt à Djīmī d'une mort naturelle. Ibrāhīm Nikale (env. 1296-1315) succède à son père conformément au modèle de succession de père en fils, mais lui-même succombe à un autre

grand feudataire, le *yārīma* Muḥammad ben Ghadī, et le pouvoir passe à son cousin, ‘Abd Allāh ben Kaday (env. 1315-1335). Ensuite, l’ancien principe de succession sera rétabli une fois de plus: ‘Abd Allāh ben Kaday meurt à Djīmī d’une mort naturelle et son fils Salmama (env. 1335-1339) lui succédera. On peut déduire de ces informations que, pendant la seconde moitié du XIII^e et au début du XIV^e siècle, le mode de succession de père en fils constitue encore le modèle prédominant, cette règle ne pouvant être violée que par un recours à la violence.

Par la suite, la succession collatérale s’impose de plus en plus: quatre fils d’‘Abd Allāh exercent successivement le pouvoir, mais ils sont tous tués après des règnes très courts lors de combats contre les Sao. Apparemment incapables de vaincre les Sao, les descendants de Kaday ben Dūnama cèdent le pouvoir à un petit-fils de Bīr, Idrīs ben Ibrāhīm Nikale (env. 1342-1366). Ce roi sera peut-être plus conciliant à l’égard des autochtones du Bornu, car lui-même fait partie de la lignée de Bīr ben Dūnama, qui avait des rapports étroits avec les populations non magomi du Kanem. En tout cas, il semble



Généalogie des Sefuwa (D. Lange).

avoir réussi à établir un *modus vivendi* avec les groupes sao et à faire régner l'ordre au Bornu.

À la mort d'Idrīs, le problème de la succession se posait avec plus d'acuité que jamais : qui allait lui succéder, un fils ou un frère ? C'est un frère de mère différente, Dawūd, qui fut choisi aux dépens de ses fils⁸⁴, mais ceux-ci ne désarmèrent pas pour autant. Les chroniqueurs notent en effet : « [Durant le règne de Dawūd], la guerre éclata entre le (ou les) fils du sultan et le sultan⁸⁵. » On peut penser que cette guerre de succession provoqua, par l'affaiblissement des Sēfuwa, l'intervention des Bulāla : entre 1376 et 1388, sept rois successifs tombèrent dans le combat contre les envahisseurs (*Dīwān*, par. 27-33). Elle entraîna, d'autre part, la formation de deux groupes de descendance, les Dawūdides et les Idrīsīdes, qui, par leur compétition — souvent violente — pour le pouvoir, affaiblirent dangereusement le royaume des Sēfuwa. Ce n'est qu'au bout d'un siècle que le problème de la succession fut résolu par l'élimination complète d'un des deux groupes de descendance.

Dans l'immédiat, l'agression externe provoqua un réflexe de défense : ʿUthmān (env. 1376-1379) succéda sans difficulté à son père Dawūd — ensuite, Dawūdides et Idrīsīdes régnèrent alternativement jusqu'à la fin des combats au Kanem. À cette époque, le mode de succession collatérale s'imposa de plus en plus : ʿUthmān ben Idrīs succéda à ʿUthmān ben Dawūd et ʿUmar ben Idrīs à Abū Bakr ben Dawūd. Manifestement, le principe d'une succession légitime était subordonné aux impératifs politiques du moment.

Il n'est pas surprenant que, dans ces conditions, il fût même possible à un non-Sēfuwa d'accéder au pouvoir : le « roi » (*malik*, et non pas *sultān*) Saʿīd (env. 1387-1388) succéda, en effet, à ʿUmar qui fut contraint par les Bulāla à abandonner le Kanem. Saʿīd fut donc le premier roi à régner exclusivement sur le Bornu. Probablement, il fut choisi parce qu'il représentait mieux les intérêts des habitants de cette partie de l'ancien royaume. On serait même tenté de voir en lui un représentant de l'ancienne dynastie bornuane. Lui-même et son successeur Kaday Afnū ben Idrīs (env. 1388-1389) succombèrent encore dans les combats contre les Bulāla avant que Bīr (ʿUthmān) ben Idrīs parvînt enfin à repousser les envahisseurs.

On aurait pu penser que ce succès donnerait aux Idrīsīdes des atouts suffisants pour écartier définitivement du pouvoir les descendants de Dawūd. À ce moment, les Dawūdides avaient déjà été éliminés trois fois de la succession et le long règne de Bīr (ʿUthmān) ben Idrīs (env. 1389-1421) devait rendre leur retour au pouvoir encore plus aléatoire. Si, néanmoins, ʿUthmān

84. Contrairement aux fils de Dūnama Dībālāmi, les fils d'Ibrāhīm Nikāle ne semblent pas avoir représenté deux groupes différents : d'après les indications du *Dīwān*, les mères d'Idrīs et de Dawūd étaient en effet deux sœurs. Elles étaient très vraisemblablement des Magomi.

85. On aurait pu penser qu'il s'agissait des fils de Dawūd, mais, dans ce cas, les chroniqueurs auraient vraisemblablement écrit : « La guerre éclata entre le sultan et son (ou ses) fils », comme ils l'ont fait à propos du règne de Dūnama Dībālāmi (*Dīwān*, par. 17).

Kalnama ben Dawūd (env. 1421-1422) put succéder à Bīr (ʿUthmān), c'est que, à cette époque, les vrais détenteurs du pouvoir n'étaient manifestement plus les Sēfuwa, mais certains grands officiers du royaume.

Le *Dīwān* nous apprend que Bīr (ʿUthmān) lui-même devait déjà combattre le *kayghamma* (chef de l'armée) Muḥammad Dalatu. ʿUthmān Kalnama, son successeur, fut destitué après neuf mois de règne seulement par le *kayghamma* Nikāle ben Ibrāhīm et par le *yērīma* (gouverneur du Nord) Kaday Kaʿakū. Le pouvoir passa ensuite à deux fils d'ʿUmar ben Idrīs, Dūnama (env. 1422-1424) et ʿAbd Allāh (env. 1424-1431), avant de repasser à deux Dawūdides, Ibrāhīm ben ʿUthmān (env. 1431-1439) et Kaday ben ʿUthmān (env. 1439-1440). Cette oscillation du pouvoir entre les deux lignées était incontestablement due à la manipulation de la succession par les officiers du royaume et, en particulier, par le *kayghamma*. Les chroniqueurs ne laissent pas de doute sur la grande puissance du *kayghamma* à cette époque. À propos du règne d'ʿAbd Allāh ben ʿUmar, ils notent que celui-ci fut d'abord destitué par le *kayghamma* ʿAbd Allāh Daghalmā, qui mit à sa place le Dawūdide Ibrāhīm ben ʿUthmān, mais que, après la mort de ce dernier, le *kayghamma* réinstalla ʿAbd Allāh ben ʿUmar. Pendant vingt ans au moins, les vrais maîtres du Bornu furent par conséquent les chefs militaires, et non pas les princes de sang royal.

Ce n'est sans doute pas un hasard si l'influence grandissante des officiers, en particulier celle du *kayghamma*, commençait à se faire sentir précisément sous le règne de Bīr (ʿUthmān), à un moment où le danger extérieur, constitué par les Bulāla, était écarté. Après la fin des hostilités, il était tentant pour les principaux artisans de la consolidation du royaume de faire valoir leur influence vis-à-vis de la dynastie régnante. Trop faibles — et vraisemblablement trop désunis —, ils n'essayaient pas de se substituer aux Sēfuwa⁸⁶, mais, en utilisant à leurs propres fins les clivages existant entre les groupes dynastiques, ils contribuaient à relancer la crise dynastique, qui, après le long règne de Bīr (ʿUthmān), aurait pu être résolue.

Ensuite, durant vingt ans, il y eut des affrontements directs entre Dawūdides et Idrīsides: Dūnama ben Bīr (env. 1440-1444) attaqua Kaday ben ʿUthmān et reconquit la royauté pour les descendants d'Idrīs. Lui succédèrent deux frères qui, ensemble, régnèrent moins de deux ans — Muḥammad ben Matala et Amr ben ʿA'isha bint ʿUthmān⁸⁷ — avant que les Dawūdides accédassent de nouveau au pouvoir. On ne sait pas dans quelles circonstances Muḥammad ben Kaday (env. 1445-1449) succéda à Amr, mais

86. Les noms des différents *kayghamma* ne permettent pas d'inférer que leur charge était à cette époque héréditaire. A. Smith formule l'hypothèse selon laquelle les *kayghamma* étaient les chefs du Kāgha (dans la partie sud du Bornu) et qu'ils ressentaient l'empiètement des Sēfuwa sur leur propre domaine (« The early states of the central Sudan », 180). La fonction militaire des *kayghamma* n'étant attestée que dans la seconde moitié du XVI^e siècle (Ibn Furṭū), cette hypothèse garde toute sa valeur.

87. Si les chroniqueurs n'indiquent pas la filiation agnatique, c'est que, très vraisemblablement, celle-ci était supposée connue. On ne saurait en déduire que Muḥammad et Amr étaient des usurpateurs.

il est probable qu'il se fût imposé par la force. Lui succédèrent également ses deux frères : Ghadjī ben Imātā⁸⁸ (env. 1449-1454) et ʿUthmān ben Kaday (env. 1454-1459). Ce dernier fut battu par ʿAlī Ghadjidēni et, avec lui, cessa l'existence des Dawūdidés en tant que force politique. Le grand conflit dynastique qui, pendant presque un siècle, avait déchiré le pays, se termina donc par la victoire complète des Idrīsīdes.

Mais ʿAlī Ghadjidēni, fils de Dūnama ben Bīr, n'était pas pour autant assuré de la succession ; apparemment, deux membres plus anciens de sa lignée avaient de meilleurs droits à faire valoir : ʿAlī Ghadjidēni n'accéda en effet au pouvoir qu'après ʿUmar ben ʿAbd Allāh (env. 1459-1460) et Muḥammad (env. 1460-1465). Il faut croire qu'au cours de la longue lutte entre Dawūdidés et Idrīsīdes, les deux groupements dynastiques s'étaient fortement structurés et que la succession collatérale (en fonction de l'âge) jusqu'à épuisement d'une génération était devenue une règle si contraignante que même le vainqueur des Dawūdidés ne pouvait pas s'y soustraire.

Très peu de renseignements authentiques nous sont parvenus sur le règne d'ʿAlī Ghadjidēni (env. 1465-1497). Tout ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'il construisit la ville de Gazargamo (située entre Kano et le lac Tchad), qui demeura la capitale des Sēfuwa pendant plus de trois siècles. Toutefois, on mesure l'importance de son règne par la transformation du mode de succession qui s'opéra à cette époque au bénéfice de ses descendants directs : son fils Idrīs Katakarmābe (env. 1497-1515) et son petit-fils Muḥammad ben Idrīs (env. 1515-1538). Après la longue période troublée, le retour à la succession de père en fils devait apparaître aux habitants du Bornu comme un retour à l'âge d'or.

88. Voir note précédente.